

Pierre Boutang reprend le pouvoir

Éditeur à l'enseigne toute pascalienne des éditions des Provinciales, Olivier Véron a publié avec courage les livres du philosophe catholique et royaliste Pierre Boutang qui trouvent selon lui une résonance particulière en notre époque qui est aussi celle du cinquantenaire de la guerre des six jours.

OLIVIER VÉRON

ÉDITEUR.

« **S**eigneur, à qui irions-nous ? ».

La réponse en forme de question des Apôtres consignée dans l'Évangile ne renvoie pas à la dispersion d'Israël après la défaite de Bar Kokhba : Rome n'a pas encore maté les rebelles juifs et les disciples de Yeshoua n'ont pas renoncé à combattre, mais la Passion du Roi des Juifs y joue déjà un rôle prémonitoire. « Ils lèveront les yeux vers Celui qu'ils ont transpercé ». « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché », dit saint Jean. Le Verbe fait chair et fait juif, le Messie d'Israël est venu, a vécu, a fait connaître son point de vue sur à peu près toute chose ici-bas en avant de tout siècle futur, a jeté ce feu sur la terre où Il est mort, à un âge qui suffit à un Grec pour conquérir un grand empire. Une puissante tentation de fuir pouvait étreindre les Apôtres, l'effroi du néant et le découragement les pousser à abandonner ce nom, cette Parole, et ce feu, mais « Seigneur, à qui irions-nous ? ».

La dispersion

Ce matin cette phrase de l'Évangile résonne cruellement et réveille un sens du livre de Houellebecq que nous n'avions pas aperçu : où irions-nous, nous n'avons pas d'Israël où aller (*Soumission*) ? Inexorablement les catholiques français semblent condamnés à devenir les Juifs du XXI^e siècle et à se disperser « sur le site de leur ancienne grandeur » (1), non comme s'ils abordaient à nouveau le premier siècle

de notre ère, mais à demeure en exil chez nous. La France « quitte terre, devient légende et mythe » (2), le sol de l'ancienne fille aînée se dérobe sous nos pieds, s'éloigne dans un passé de plus en plus évanescent, mésaventure singulière pour un peuple qui inventa la paysannerie, l'impiété, la souveraineté, la chevalerie, les cathédrales, la courtoisie, Descartes, « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas » (3), et le bon sens français de La Fontaine, mais qui a vu s'élever dans les nuées la Pucelle dont les cendres furent jetées dans la Seine à Rouen.

« Ô Jeanne, brave pucelle/J'ai tant de nations chez moi/Qu'à cette heure en France nouvelle/Il en faudrait cent comme toi. » (4) Dégrisés une bonne fois, après cette douloureuse session électorale déboulant sur l'inconséquent plébiscite d'un programme et d'un homme contraires à tout ce qu'ils jurent vital, nécessaire et bénéfique, les partisans de Pierre Boutang, catholiques nationalistes sionistes, se sentent à nouveau pris au dépourvu, comme la cigale du conte : après cinq ans de vaillants et assez joyeux combats idéologiques, étant donné le choix politique engendré par éliminations successives et réduit par tous les moyens même légaux, ils se demandent eux aussi : vers qui irions-nous ? Or s'ils joueront le jeu jusqu'au bout, par attachement loyal à leur pays, par devoir de gratitude et esprit de suite, ils ne sont pas spécialement ralliés à la démocratie, car ils ont retenu la leçon de Pascal : « Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables

à cause du dérèglement des hommes. » Faut-il choisir pour gouverner un État « le plus vertueux et le plus habile ? Nous voilà incontinent aux mains (...) Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable, écrit Pascal. C'est le fils aîné du roi ; cela est net ; il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire car la guerre civile est le plus grand des maux. »

Appartenir à une cité

Oui, le plus grand des maux, mais face à la montée de l'islamo-progressisme, comme chez Houellebecq ou Chesterton (5), si ce risque-là n'a pas disparu des esprits héritiers de la Révolution française, tous n'en tirent pas les mêmes conclusions... Pour les boutangiens, il n'y a pas de paix qui tienne sans souveraineté, ni de crainte qui commande, ni de délai que l'on obtienne par indécision ou procrastination. Et il n'est pas bon ni vrai que l'homme soit seul. L'appartenance à une cité est inhérente à l'être humain. Le territoire où se déploie cette dimension politique, où s'exerce cette vocation est la nation, dont le nom vient de naître, *nasci*, naissance ; elle transcende la famille et elle s'appuie sur elle, elle désigne mieux que la patrie la réalité politique dans sa continuité entre présent, passé, avenir. N'importe les rébellions formelles contre l'héritage d'une culture, d'une civilisation, d'une tradition, ce qui en lui est inhérent à l'existence humaine se recueille et se transmet d'abord par l'apprentissage d'une langue, et l'on n'a jamais vu un



« Les livres de Pierre Boutang invitent à la vraie politique. »

homme qui sache dire sans parler le langage d'un peuple et sans lui emprunter la forme établie d'une langue nationale historique préalable. « Je nais ici, et non ailleurs, fils d'une famille, héritier d'un nom. Il ne dépend pas de moi que la spiritualité humaine et la civilisation ne se manifestent pas comme un système de volontés mais comme une histoire » (6). Le sens de cette histoire n'appartient pas au passé mais doit être perpétué comme horizon voulu, territoire nécessaire à l'accomplissement politique de chaque être humain et pour la projection dans le futur d'une descendance, la famille, où il s'accomplit et se renonce à la fois. C'est d'ailleurs la paternité et la filiation naturelles qui fournissent le socle d'intuition de la paternité divine et non l'inverse. La désuétude trompeuse de la nation a plus que jamais trouvé dans l'expérience singulière de la nation juive, depuis les siècles de la Bible, sa justification, son modèle et son avenir immédiat, sa

Pierre de touche. C'est pourquoi cinquante ans après la guerre de six jours et la réunification de Jérusalem, les livres de Boutang n'invitent pas à replonger dans le sommeil, mais à *La (vraie) Politique, la politique considérée comme souci, puis à Reprendre le pouvoir* (7). ♦

1. De Gaulle, à propos d'Israël (conférence de novembre 1967).

2. Dominique de Roux.

3. Péguy.

4. Germain Nouveau.

5. Chesterton, *L'Auberge volante*, traduction & préface de Pierre Boutang, *L'Âge d'Homme*, 1990.

6. Pierre Boutang, *La Politique, la politique considérée comme souci, avec une postface de Michaël Bar-Zvi, Les provinciales* (www.lesprovinciales.fr), 160 p., 15 €.

7. Pierre Boutang, *Reprendre le pouvoir, avec une introduction d'Olivier Véron, Les provinciales*, 224 p., 20 €.